

Le mépris de la cour :

la littérature anti-aulique en Europe
(xvi^e-xvii^e siècles)



Confrontés à l'émergence de la société de cour, telle que Norbert Élias l'a analysée, les auteurs hésitent entre fascination et dénonciation. Avec ironie et parfois cynisme, la poésie, les narrations, le théâtre dépeignent à la fois les attraits et les dangers de la vie curiale. À côté des traités qui enseignent comment réussir dans le monde, de Castiglione à Gracián, fleurit aussi une littérature du refus ou de la satire, qui vilipende les valeurs de la cour, fait l'éloge de la retraite ou appelle à la révolte. Bien des œuvres sont traversées par ces postulats contradictoires, hésitant entre la recherche d'une morale adaptée aux contraintes sociales et la tentation de la fuite loin des cours corrompues et corruptrices. La publication en Espagne de l'ouvrage d'Antonio de Guevara, le *Mespris de la cour et l'éloge de la vie rustique* (1539), puis ses traductions à travers toute l'Europe, ont cristallisé un thème déjà très vivant dans la littérature antique puis médiévale : celui de la satire du milieu urbain, des sphères du pouvoir et de la cour, conjuguée à l'éloge d'une vie simple, « médiocre » et rustique. Cette topique morale et politique traverse ensuite toute la littérature et la philosophie politique, de la Renaissance à l'Âge classique.

Illustration : Andrea Mantegna, *La Cour de Louis III Gonzague* (détail), fresque du mur nord de la Chambre des Époux (1465-1474), Palais ducal de Mantoue © 2018. Photo Scala, Florence. Avec l'aimable autorisation du ministère des Biens et Activités culturelles et du Tourisme (Italie)

ISBN de ce PDF :
979-10-231-3153-6

LE MÉPRIS DE LA COUR

CAHIERS SAULNIER

Derniers ouvrages parus

Îles et Insulaires (XVI^e-XVIII^e siècle)

Frank Lestringant & Alexandre Tarrête (dir.)

Paris, carrefour culturel autour de 1500

Olivier Millet & Luigi-Alberto Sanchi (dir.)

Poésie et musique à la Renaissance

Olivier Millet & Alice Tacaille (dir.)

L'Unité du genre humain. Race et histoire à la Renaissance

Frank Lestringant, Pierre-François Moreau & Alexandre Tarrête (dir.)

L'Expérience du vers en France à la Renaissance

Jean-Charles Monferran (dir.)

La Poésie à la cour de François I^{er}

Jean-Eudes Girot (dir.)

Contes et discours bigarrés

Marie-Claire Thomine (dir.)

La Renaissance de Lucrèce

Emmanuel Naya (dir.)

Cahiers V. L. Saulnier
35

Le Mépris de la cour

La littérature anti-aulique en Europe (xvi^e-xvii^e siècles)

sous la direction de Nathalie Peyrebonne,
Alexandre Tarrête et Marie-Claire Thomine



Ouvrage publié avec le soutien de l'Association V. L. Saulnier,
du CELLF et du Conseil scientifique de Sorbonne Université (faculté des Lettres)

Sorbonne Université Presses est un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université

ISBN de l'édition papier : 979-10-231-0590-2
© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2018

versions numériques
© Sorbonne Université Presses, 2023

Mise en page ATELIER CHRISTIAN MILLET
d'après le graphisme de Patrick VAN DIEREN
adaptation numérique Emmanuel Marc DUBOIS/3d2s

SUP

Maison de la Recherche
Université Paris-Sorbonne
28, rue Serpente
75006 Paris

tél. : (33) (0) 1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

DEUXIÈME PARTIE

Échanges européens

« L'INCOMMODITÉ DE LA GRANDEUR ».
LECTURES DE PLUTARQUE D'ÉRASME À MONTAIGNE

Blandine Perona

Le sort d'un simple laboureur est plus enviable que celui du favori du prince. Et même, ce simple laboureur est un homme plus grand que les plus grands de la cour. Ces paradoxes topiques sont communs au *Mespris de la court*, au discours *De la servitude volontaire* et aux *Essais*. Chez Guevara, La Boétie et Montaigne s'articulent une réflexion sur la grandeur et une critique du courtisan flatteur qui nuit à une juste estimation de soi. Dans ces œuvres, il est donc une constante : tout au bas de l'échelle qui mesure la grandeur humaine se trouve la figure du courtisan flatteur. Le septième chapitre du livre III des *Essais*, « De l'incommodité de la grandeur », permet d'apprécier l'ancienneté et la pérennité des renversements paradoxaux topiques qui peuvent faire du premier homme de la cour le plus vil. Ce chapitre de Montaigne est, dans une large mesure, la réécriture d'un texte de Plutarque traduit par Jacques Amyot sous le titre « Comment on pourra discerner le flatteur d'avec l'amy ». Il fait apparaître, en outre, une histoire de la riche réception de ce traité sur la flatterie. En effet, dans « De l'incommodité de la grandeur », la critique du courtisan flatteur issue du traité de Plutarque se déploie à la lumière des analyses de La Boétie, elles-mêmes tributaires des lectures de ce texte que propose Érasme. L'humaniste hollandais amplifie notamment la dimension politique du traité sur le flatteur en lui conférant une place importante dans *La Formation du prince chrétien*. Ainsi, dans l'édition de 1588 des *Essais*, dans le chapitre central du livre III, affleure une histoire des utilisations politiques du traité de Plutarque. La dimension politique de la satire du courtisan flatteur est moins forte dans le chapitre « De l'inégalité qui est entre nous », publié en 1580. Celui-ci utilise pourtant les mêmes lieux communs de la littérature anti-aulique. À partir de 1588, Montaigne donne donc un tour nouveau et une actualité nouvelle à la critique topique du courtisan hypocrite et flatteur.

Pour le montrer, la présente analyse mettra déjà en évidence les échos frappants qui existent entre le début du chapitre « De l'incommodité de la grandeur » et le *Mespris de la court*. Montaigne semble facétieusement reprendre Guevara pour mieux se distinguer par un usage politique beaucoup plus fort de la

condamnation plutarquienne du flatteur. En insistant sur les conséquences politiques néfastes de la flatterie, Montaigne s'avère l'héritier d'Érasme et de La Boétie. Le détour par ces deux auteurs permet de prendre la mesure de la portée subversive du chapitre de Montaigne¹ : celui-ci « en se jouant » donne à entendre une critique de la servitude courtoise comme terreau de la tyrannie, à un moment où Henri III devient de plus en plus impopulaire précisément parce qu'il met en place « une structure curiale de plus en plus formalisée et hiérarchisée² ».

« L'INCOMMODITÉ DE LA GRANDEUR », UNE RÉPONSE AU MESPRI DE LA COURT?

108

On sait que Montaigne possédait dans sa bibliothèque un livre de Guevara, la *Decade, contenant les vies des empereurs* (Paris, Vascosan, 1567)³. On sait en outre qu'il a lu les lettres de Guevara et qu'il ne semble d'ailleurs guère les avoir appréciées, puisqu'il précise à leur sujet que : « ceux qui les ont appelées dorées, faisoient jugement bien autre que celui que j'en fay⁴ ». Le court chapitre qui se situe au centre du livre III, « De l'incommodité de la grandeur » pourrait ajouter un lien entre Montaigne et Guevara. Le début semble en effet répondre en plusieurs points au *Mespris de la court*.

Le premier chapitre du *Mespris de la court* part d'une interrogation sur la grandeur : quelle est la plus grande chose du monde ? Les réponses successives des philosophes interrogés par Philippe de Macédoine créent une attente. La plus

- 1 Ullrich Langer a proposé récemment une lecture de ce chapitre : « Descendre doucement (ou pas) : “De l'incommodité de la grandeur” », dans Philippe Desan (dir.), *Lectures du troisième livre des Essais de Montaigne*, Paris, Champion, 2016, p. 219-236. Il y rappelle que James J. Supple a fait une synthèse de l'histoire des lectures de ce chapitre : *Les « Essais » de Montaigne : méthode(s) et méthodologies*, Paris, Champion, 2000 (p. 353-384 et en particulier, p. 353-363). Comme James J. Supple et contrairement à John Parkin (« Montaigne Essais 3.7 : le point mort d'un chef-d'œuvre », *Bulletin de la Société internationale des amis de Montaigne*, 5-6, 1981, p. 83-104), nous pensons que la question de la flatterie issue de Plutarque relève « dans une société dominée par la vie de cour, de problèmes de la toute première importance » (Les « Essais » de Montaigne : *méthode(s) et méthodologies*, op. cit., p. 381). Signalons encore l'article récent de Jean Balsamo qui montre également la portée politique forte de ce chapitre : « “Il est séditieux en son cœur” (III, 10) : discours personnel et discours politique dans le livre III des Essais », *Bulletin de la Société internationale des amis de Montaigne*, 65, 2017/1, p. 11-25.
- 2 Nicolas Le Roux, *La Faveur du roi. Mignons et courtisans au temps des derniers Valois (vers 1547-vers 1589)*, Seyssel, Champ Vallon, 2013, p. 718. Voir plus généralement sur ce sujet le chapitre 15, « Les procès de la faveur », p. 621-670.
- 3 Alain Legros a établi une liste des livres de Montaigne et de La Boétie conservés ou attestés sur le site *Monloe*.
- 4 Montaigne, *Les Essais*, éd. Pierre Villey et V.-L. Saulnier, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2004, I, 48, p. 292. Dans son compte rendu sur l'édition du *Reveille-Matin des courtisans* (éd. Nathalie Peyrebonne, Paris, Champion, 1999), Gabriel-André Pérouse émet l'hypothèse suivante : selon lui, le « mot espagnol *Defienda me Dios de my* » pourrait venir des *Épîtres dorées* ou du *Reveille-Matin (Réforme, humanisme, Renaissance, 50/1, 2000, p. 173)*.

grande chose du monde est plus grande que l'eau, le soleil, l'Atlas, et même Homère. Dans un procédé bien connu d'amplification, cette chose est encore grandie par ces comparaisons qui se font en sa faveur. La réponse arrive enfin. La voici traduite par Antoine Alaigre :

Nil aliud in humanis rebus est magnum, nisi animus magna despiciens. Voulant dire : Nulle chose en ce monde ne se peult appeler grande, si n'est le cueur, qui mesprise choses grandes. O haulte, et moult haulte sentence⁵!

Le livre s'ouvre donc sur un paradoxe topique, qui renverse la grandeur en bassesse. Les richesses et les honneurs du monde n'en sont pas. Nous avons identifié la source de cette citation latine : elle vient d'un opuscule de l'archevêque Martin de Braga, intitulé *De quatuor virtutibus*⁶ et attribué faussement à Sénèque. Ce texte connut un très grand succès au Moyen Âge et dans la première moitié du XVI^e siècle⁷. La citation utilisée par Guevara vient du chapitre de cet ouvrage consacré à la magnanimité.

Montaigne n'éprouve pas le même enthousiasme que Guevara face à cette sagesse aussi ancienne que paradoxale. Il écrit en effet à propos de la grandeur : « Bien me semble il que nous la faisons trop valoir et trop valoir aussi la resolution de ceux que nous avons ou veu ou ouy dire l'avoir mesprisee, ou s'en estre desmis de leur propre dessein⁸ ». Montaigne reprend ici un lieu commun et rien ne garantit qu'il réponde effectivement à Guevara. Mais le dialogue semble se poursuivre et les échos se font de plus en plus précis. La suite du premier chapitre du *Mespris de la court* révèle qu'en réalité, la plus grande chose n'est pas de mépriser la grandeur, mais de se mépriser soi-même. Guevara écrit ainsi :

Digne est de louange celluy, qui a cueur pour mespriser ung Empire, ou ung Royaulme : mais encores plus celluy, qui mesprise soy mesme, et ne se regist

- 5 *Du mespris de la court & de la louange de la vie rustique*, éd. Nathalie Peyrebonne, Paris, Classiques Garnier, 2012, p. 35-36.
- 6 Sur ce texte et son importante diffusion, on peut lire *Seneca des IIII vertus. La « Formula honestae vitae » de Martin de Braga (pseudo-Sénèque)*, traduite et glosée par Jean Courtecuisse (1403), étude et édition critique par Hans Haselbach, Berne/Francfort-sur-le-Main, Hebert Lang et Cie/Peter Lang, 1975 : « Sous sa forme latine déjà, le *De quatuor virtutibus* – ouvrage de Martin de Braga – jouissait d'une popularité sans égale [...]. Probablement une grande part de ce succès est à mettre au compte de Sénèque, sous le nom duquel l'opuscule circulait dès le XII^e siècle. De toute façon le nom du véritable auteur, identifié par Pétrarque, n'a pas retenu l'attention » (p. 14).
- 7 *L'Universal Short Title Catalogue* mentionne ainsi l'existence, entre 1470 et 1540, de soixante-huit exemplaires de ce texte attribué à Sénèque avec pour titre *De quatuor virtutibus* et sept autres, publiées entre 1504 et 1543 où le texte est toujours attribué à Sénèque et a pour titre *De quatuor virtutibus*. Tout en l'identifiant comme un faux, Érasme le fait figurer dans son édition des œuvres de Sénèque (*L. Annaei Senecae Opera... per Des. Erasmus Roterod., Basileae, in officina Frobeniana, 1529*).
- 8 Montaigne, *Les Essais*, III, 7, éd. cit., p. 916.

par son propre avis : pour ce, qu'il n'est homme en ce monde qui ne soit plus amoureux de ce, qu'il a⁹.

Montaigne semble vraiment poursuivre la discussion avec ce texte, en écrivant : « mais pourtant si ne m'est-il jamais advenu de souhaiter ny empire ny Royauté, ny l'eminence de ces hautes fortunes et commenderesses. Je ne vise pas de ce costé là, je m'ayme trop¹⁰ ». Il n'y a pas de réelle grandeur à mépriser la grandeur.

Montaigne conteste aussi l'idée de mépris de soi-même et revendique au contraire, non sans provocation, un amour parfaitement assumé de soi. Sans doute était-il aussi profondément heurté par l'idée selon laquelle il ne faudrait pas se régir par son propre avis. Voici un dernier écho possible avec le texte de Guevara et une dernière affirmation qui ne manque pas à nouveau d'une désinvolte provocation. Après avoir réaffirmé une forme de répugnance pour le pouvoir et l'autorité, Montaigne écrit : « tout à l'opposite de l'autre, m'aimerois à l'avanture mieux deuxiesme ou troisieme à Perigeus que premier à Paris ; au moins sans mentir, mieux troisieme à Paris, que premier en charge¹¹ ». « L'autre », c'est César. Montaigne reprend aux *Vies* de Plutarque une phrase célèbre que Guevara utilise d'une tout autre manière. Guevara explique que l'on est plus facilement premier à la campagne qu'à la cour. C'est selon lui un indéniable « privilege du village ». Il écrit ainsi : « Jules Caesar disoit qu'il aymoit mieulx estre premier au villaige, que second à Rome. Pour les hommes, qui ont les pensées haultes, et la fortune basse, seroit mieulx vivre au villaige en honneur, qu'à la Court, abbatu et sans faveur¹² ». Montaigne, on l'a vu préfère être troisième à Paris que premier à Périgueux. La suite du chapitre montre que l'auteur des *Essais*, sans rechercher la première place, apprécie une forme d'émulation qu'il trouve à Paris et non pas à Périgueux. Il pointe peut-être ici aussi une contradiction de Guevara qui exalte le mépris de la grandeur et n'hésite pas à signaler au gentilhomme de « fortune basse » qu'il peut mieux réussir à la campagne.

110

MONTAIGNE ET GUEVARA : DEUX USAGES DU TRAITÉ DE PLUTARQUE SUR LE FLATTEUR

Les échos sont frappants ; est-ce assez pour dire que Montaigne s'amuse ici à prendre le contrepied d'un texte qui a eu une importante diffusion ? Il est sans doute difficile de se prononcer définitivement en raison du caractère topique de ces passages. En revanche, le *Mespris de la court*, comme ce chapitre des *Essais*

9 Guevara, *Du mespris de la court [...]*, éd. cit., p. 38.

10 *Les Essais*, III, 7, éd. cit., p. 916.

11 *Ibid.*

12 *Du Mespris de la court*, éd. cit., p. 58.

de Montaigne, montrent à quel point est fondamentale la réception du traité de Plutarque sur le flatteur dans cette réflexion sur la grandeur¹³. Le traité de Plutarque fournit un ensemble de motifs et même une forme de trame aux deux auteurs que l'on peut résumer ainsi : pour bien évaluer ce qu'est la grandeur, il faut porter sur soi-même un regard lucide en se préservant d'un mauvais amour de soi. Le flatteur, lui, trouve au contraire intérêt à entretenir ce mauvais amour de soi qui porte le nom de philautie.

La question de la philautie

Lorsque, dans son premier chapitre, Guevara dit qu'il faut se mépriser soi-même et que c'est le plus difficile, car chaque homme est amoureux de ce qu'il possède, il semble bien reprendre en effet une idée centrale du traité de Plutarque, formulée au début de celui-ci :

Platon escrit, que chascun pardonne à celui qui dit qu'il s'aime bien soy-mesme, Amy Antiochus Philopappus, mais neantmoins que de cela il s'engendre dedans nous un vice, oultre plusieurs autres, qui est tres-grand : c'est, que nul ne peut estre juste et non favorable juge de soy-mesme : car l'amant est ordinairement aveugle à l'endroit de ce qu'il aime, [...] : cela donne au flatteur la large campagne qu'il y a entre flatterie et amitié, où il a un fort assis bien à propos pour nous endommager, qui s'appelle l'Amour de soy-mesme, moyennant laquelle chacun estant le premier et plus grand flatteur de soy mesme [...] ¹⁴.

C'est parce qu'il s'aime trop et mal que le courtisan ne peut se plaindre que de lui-même. Le premier vice dénoncé par Guevara est justement la philautie qu'il nomme « présomption » : « [...] an ma vie personne ne m'a tant fait de mal, comme moy mesmes m'en suis procuré. Qui me fait cheoir en superbe, si n'est ma seule presumption [*sino sola mi presunción*], et sottise¹⁵ ? » Montaigne sait combien la philautie, qu'il appelle le plus souvent « présomption » lui aussi, est nuisible ; il conteste néanmoins l'idée d'un mépris de soi. On peut s'aimer sans être philaute, rétorque-t-il, et il s'aime donc trop pour accepter une grandeur qui n'en est pas réellement une¹⁶. La suite du chapitre « De l'incommodité de la

13 Pauline M. Smith en montre bien l'importance dans son livre : « Il faisait partie de ces traités des *Moralia* qui furent traduits en latin par Érasme, et avait cette particularité d'avoir été la première œuvre de Plutarque traduite en français » (*The Anti-courtier Trend in Sixteenth-Century French literature*, Genève, Droz, 1966, p. 17-18, notre traduction).

14 *Les Œuvres morales et meslées de Plutarque*, trad. Jacques Amyot, Paris, Vascosan, 1574, f. 97 r-97 v.

15 Guevara, *Du mespris de la court* [...], éd. cit., p. 38 et 135.

16 Sur la philautie, voir l'article fondateur de Jean Mesnard : « Sur le terme et la notion de philautie », dans *Mélanges sur la littérature de la Renaissance, à la mémoire de V.-L. Saulnier*, Genève, Droz, 1984, p. 197-214. Sur la philautie dans les *Essais*, voir notre article qui montre que Montaigne se réconcilie partiellement avec cette part irréductible de lui-même : « La plus

grandeur » est aussi une relecture du traité qui montre que la philautie entretenue par les flatteurs est sans saveur. Montaigne procède ainsi à un détournement de l'argumentation morale. Il condamne moins la présomption comme vice, que comme entrave à la jouissance. Montaigne reprend à Plutarque une série d'exemples satiriques, comme celui de Brisson qui laisse complaisamment gagner Alexandre à la course¹⁷. L'auteur des *Essais* répète aussi le mot de Carnéade qui affirme que les enfants des rois ne peuvent bien apprendre que l'équitation, car les chevaux, eux, ne sont ni flatteurs ni courtisans. Montaigne mène alors jusqu'au bout le paradoxe qui renverse la grandeur en bassesse :

Cette aysance et lache facilité de faire tout baisser sous soy est ennemye de toute sorte de plaisir : c'est glisser, cela, ce n'est pas aller ; c'est dormir, ce n'est pas vivre. Concevez l'homme accompagné d'omnipotence, vous l'abîmez : il faut qu'il vous demande par aumosne de l'empeschement et de la resistance ; son estre et son bien est en indigence¹⁸.

112

C'est dans le manque que l'homme trouve une forme de plénitude¹⁹. Il y a un plaisir à se confronter authentiquement à ses limites. Le roi entouré de courtisans en est privé, en raison de sa philautie.

Renversement des valeurs : ressort et conséquence d'un renversement du vocabulaire

Guevara et Montaigne apprécient donc différemment les moyens de venir à bout de la philautie, puisque l'un recommande le mépris de soi quand l'autre revendique au contraire l'amour de soi. De même, tous deux, à la suite de Plutarque, mettent en évidence combien la philautie peut renverser la hiérarchie des valeurs morales et sociales ; mais ils diffèrent encore dans l'appréciation des conséquences de ce renversement généralisé des valeurs. Dans son traité, Plutarque montre que, dans ce qu'on pourrait appeler un « régime de flatterie », les pires vices et les pires maux qui peuvent corrompre la société sont en crédit ; irrégion, cruauté et mollesse prennent un visage respectable en changeant de nom :

universelle et commune erreur des hommes" : philautie et/ou présomption dans les *Essais* », *Bulletin de la Société internationale des amis de Montaigne*, 62, « L'erreur chez Montaigne », 2015/2, p. 159-175.

¹⁷ *Les Essais*, III, 7, éd. cit., p. 918.

¹⁸ *Ibid.*, p. 919.

¹⁹ À propos de ce passage, Jean Starobinski écrit : « Dès qu'il n'entrave plus notre liberté, l'obstacle rend l'insigne service de définir notre être, en délimitant un espace soumis à notre volonté » (*Montaigne en mouvement*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1993, p. 129). Cette phrase est citée par Jean Lafond (« "De l'incommodité de la grandeur" ombilic du livre III », dans Louis van Delft [dir.], *L'Esprit et la Lettre, Mélanges offerts à Jules Brody*, Tübingen, Narr, 1990, p. 41) et par Richard Scholar (« L'"Oyson" du III^e livre : "De l'incommodité de la grandeur" », dans Philippe Desan [dir.], *Les Chapitres oubliés des « Essais » de Montaigne*, Paris, Champion, 2011, p. 229).

les louanges qui accoustument l'homme à cuider que vice soit vertu, tellement qu'il ne se deplaist pas en son mal, mais plus tost qu'il s'y plaist, et qui ostent toute honte de pecher et de faillir, ce furent celles qui amenerent la ruine des Siciliens, en donnant occasion aux flatteurs d'appeller la cruaulté de Dionysius et de Phalaris, haine des meschants et bonne justice : ce furent celles qui perdirent l'Égypte, en appellant la lacheté effeminee du Roy Ptolomeus, sa furieuse superstition, ses lamentables chansons, ses sonnemens de tabourins et danses bacchanales, devotion, religion, et le service des Dieux : ce furent celles aussi qui cuiderent gaster et corrompre du tout les meurs et façons Romaines, qui par avant tenoient du grand, en surnommant les delisces, les dissolutions, les ieux et festes d'Antonius, ioyusetez, gentillesses, et humanitez en desguisant et diminuant ainsi la faute d'Antonius, qui abusoit excessivement de sa fortune, et grandeur de sa puissance²⁰.

Quelques lignes plus haut, Plutarque fait un rapprochement qui devait être saisissant pour Montaigne : le pouvoir des flatteurs pervertit la société en pervertissant son langage, exactement comme le font les périodes de « séditions et guerres civiles²¹ ». On trouve dans cet extrait de Plutarque une explication des mécanismes qui font se transformer l'ignominie et la bassesse en grandeur. L'instabilité des valeurs repose sur la capacité du langage à faire d'une même chose un bien ou un mal. Le flatteur est celui qui maîtrise parfaitement l'utilisation de la paradiastole²². Contrairement à Montaigne, le flagorneur n'en use pas pour montrer le caractère incertain de nos jugements, mais pour encourager l'aveuglement complaisant et généreux de celui qu'il sert. Guevara, de la même

20 Plutarque, « Comment on pourra discerner le flatteur d'avec l'amy » dans *Les Œuvres morales et meslées*, éd. cit., f. 109 v.

21 « Thucydides escrit qu'es séditions et guerres civiles, lon transferoit la signification accoustumee des mots, aux actes que lon faisoit, pour les justifier : car une temerité desesperee estoit reputeée vaillance aimant ses amis : une dilation providente, honeste couardise : une temperance, couverture de lascheté : une prudence circumspecte, generale paresse » (*ibid.*, f. 109 r).

22 Quintilien définit ainsi cette figure : « [...] la distinction, en grec παραδιαστολή, [...] isole des notions similaires : "Quand tu t'appelles sage et non rusé, courageux et non présomptueux, économe et non ladre". Mais cela se rattache intégralement à la définition et par suite, je me demande si c'est une figure » (*Institution oratoire*, éd. et trad. Jean Cousin, Paris, Les Belles Lettres, CUF, 1978, t. V, livre IX, III, 65, p. 220). Sur la paradiastole, on peut lire aussi le chapitre rédigé par Quentin Skinner intitulé : « Paradiastole redescriving the vices as virtues », dans Sylvia Adamson, Gavin Alexander et Katrin Ettenhuber (dir.), *Renaissance Figures of Speech*, Cambridge, Cambridge UP, 2007, p. 149-163. Voir également à ce sujet l'article de Daniel Ménager qui montre l'importance de la paradiastole ou *distinctio* dans l'entreprise philosophique de Montaigne : « Montaigne et l'art du "distingo" », dans John O'Brien, Malcom Quainton et James J. Supple (dir.), *Montaigne et la rhétorique*, Paris, Champion, 1995, p. 149-159.

façon, lie perversion du langage et perversion de la société²³. Il le fait dans une perspective spirituelle à la fin de son livre :

A Dieu monde, puis qu'en ton palais personne ne se nomme par son nom propre. Car on y appelle le temeraire, vaillant : le couard, froid : l'importun, diligent : le triste, pacifique : le prodigue, magnifique : l'avaricieux, ménager : le Babillart, eloquent [...]. Si bien que nous vends, o monde, l'envers pour le droict, et le droict pour l'envers²⁴.

La méditation sur les renversements de valeurs, permise par un usage retors de la paradiastole, est cette fois le fait d'un évêque qui regrette d'avoir oublié le « repos de la religion » : il lui permet de réactiver le thème du mépris du Monde. Après avoir repris de nouveaux exemples à Plutarque – les courtisans d'Alexandre qui l'imitent dans sa façon de pencher la tête et ceux de Denys de Syracuse qui font semblant de voir aussi peu que lui en se heurtant les uns aux autres –, Montaigne, quant à lui, en arrive à des exemples moins plaisants, eux aussi empruntés à Plutarque. Ils montrent également ce renversement généralisé des valeurs :

114

Parce que le maistre haysoit sa femme, Plutarque a veu les courtisans repudier les leurs, qu'ils aymoyent. Qui plus est, la paillardise s'en est veuë en credit, et toute dissolution ; comme aussi la desloyauté, les blasphemes, la cruauté ; comme l'heresie ; comme la superstition, l'irreligion, la mollesse ; et pis, si pis il y a : par un exemple encores plus dangereux que celuy des flateurs de Mithridates, qui, d'autant que leur maistre envioit l'honneur de bon medecin, luy portoyent à inciser et cautheriser leurs membres : car ces autres souffrent cautheriser leur ame, partie plus delicate et plus noble²⁵.

Montaigne exhibe, avec bien plus de véhémence que Guevara, les conséquences sociales et politiques de ce renversement, conséquences déjà perceptibles dans le texte de Plutarque. Dans ces lignes des *Essais*, les courtisans apparaissent comme les esclaves de Mithridate, prêts à sacrifier leur corps. Mais Montaigne précise que le courtisan sacrifie toujours son âme. La flatterie à laquelle il s'adonne corrompt le tyran, mais le corrompt lui aussi. Elle est aux antipodes de la véritable médecine. La métaphore médicale est souvent utilisée pour exprimer le fait que la parole véridique, la *parrhesia* de l'ami ou du satiriste, brûle et cautérise les

23 Guevara réécrit plus précisément ce passage extrait du traité de Plutarque : « aussi faut-il bien prendre garde és flateurs là où lon verra qu'ils appelleront prodigalité, liberalité : timidité, seureté : teste ecervellee, promptitude : chicheté mechanique, temperance et frugalité [...] » (« Comment on pourra discerner le flatteur d'avec l'amy », éd. cit., f. 109 r).

24 Guevara, *Du mespris de la court [...]*, éd. cit., p. 117-118.

25 *Ibid.*

parties malades de l'âme²⁶. Cette utilisation topique de la métaphore médicale est renversée ici : le mensonge des flatteurs les ampute de leur meilleure part et fait d'eux des serfs. Le régime tyrannique est essentiellement malade ; le mal s'y renverse en bien.

Ainsi, le chapitre de Montaigne sur l'« incommodité de la grandeur » comme le texte de Guevara sont révélateurs de la puissance du texte de Plutarque comme grille de lecture morale, spirituelle et politique des mécanismes d'aliénation qui se mettent en place en particulier à la cour. Cependant, quand Guevara propose simplement une forme de correction spirituelle du courtisan avec ce texte, Montaigne en fait un usage plus complexe puisqu'il lui sert tout aussi bien à exalter une forme de jouissance de soi que rend impossible la philautie, qu'à déployer une réflexion politique qui rapproche flatterie et tyrannie. Montaigne, quand il déploie les virtualités du « Comment on pourra discerner le flatteur d'avec l'amy » – analyse morale de la philautie, satire des courtisans, mais encore étude des mécanismes de la tyrannie –, est loin de se contenter de répondre à Guevara et de lui rétorquer avec provocation que le repli à la campagne est une façon de manquer la saveur qu'il y a d'être troisième à Paris. La réflexion politique semble prendre peu à peu le pas sur les réflexions morales. C'est en remontant l'histoire de la réception du texte de Plutarque que l'on appréhende mieux la portée politique du chapitre « De l'incommodité de la grandeur ».

LA RÉCEPTION POLITIQUE DU TEXTE DE PLUTARQUE

Érasme

Le nombre des exemples empruntés à Plutarque rend indéniable le dialogue entre Montaigne et l'auteur des *Œuvres morales et meslées*. Mais l'infléchissement que fait subir le chapitre « De l'incommodité de la grandeur » au traité intitulé « Comment on pourra discerner le flatteur d'avec l'amy » s'appuie aussi sur des lectures politiques de ce texte qui ont précédé la publication des *Essais*. Paru pour la première fois dans l'édition de 1515 des *Adages*, l'adage intitulé « Les silènes d'Alcibiade » a montré que les défauts de la cour qui faisaient se tromper sur la véritable richesse n'avaient pas seulement des conséquences morales et spirituelles désastreuses, mais qu'ils étaient le ferment de la tyrannie :

26 Sur cette image topique de la parole franche de l'ami ou de la satire comme médecine de l'âme, présente en particulier chez Politien et Érasme, voir Pascal Debailly, *La Muse indignée*, t. 1, *La Satire en France au XVI^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2012, p. 196, et Blandine Perona, « Satire et philautie, franchise et aveuglement de Politien à Montaigne », dans Anne-Pascale Pouey-Mounou et Charles-Olivier Sticker-Métral (dir.), *La « Philautie » humaniste. Héritages et postérité*, Paris, Classiques Garnier, à paraître.

Lorsque tu vois un sceptre, des insignes du pouvoir, des gardes du corps, lorsque tu entends ces titres : Altesse sérénissime, Très Clément, Clémentissime, ne penses-tu pas que le prince que tu adores est une sorte de dieu sur terre, et que tu contemples un être supra-humain ? Mais inverse la figure du silène et ouvre-le : tu découvriras un tyran²⁷.

Dans cet adage, Érasme reprend déjà, lui aussi, cette idée de Plutarque selon laquelle, au cœur de ce désordre moral qui fait passer l'infamie pour la grandeur, il y a comme conséquence et comme ressort de cette perversion, un « renversement du vocabulaire²⁸ ». Érasme donne un exemple de ces renversements : l'homme sincère qui s'efforce par ses avertissements de ne pas faire de son prince un tyran est appelé ennemi du prince, quand celui qui empoisonne l'âme du prince par la flatterie est appelé ami et même favori du prince²⁹. La portée politique de cette réflexion sur le caractère délétère de la flatterie qui transforme le prince en tyran s'affirme de nouveau puisqu'Érasme reprend ce motif dans le texte qu'il dédie au jeune prince Charles de Habsbourg, futur Charles Quint, *La Formation du prince chrétien*, parue en 1516³⁰.

Dans ce traité d'éducation, l'importance de Plutarque tient déjà au fait qu'Érasme consacre tout son deuxième chapitre à la nécessité pour le prince de se préserver de la flatterie³¹. En outre, *La Formation du prince chrétien* et la traduction latine qu'a donnée Érasme du traité de Plutarque sur la nécessité de distinguer le flatteur d'avec l'ami sont souvent publiées ensemble³². Dans le deuxième chapitre de *La Formation* consacré à la flatterie, Érasme cite

27 *Les Adages*, éd. et trad. dirigée par Jean-Christophe Saladin, Paris, Les Belles Lettres, 2011, t. III, adage 2201, p. 112.

28 « Dernier point : le renversement des opinions exprimées engendre un renversement du vocabulaire [*deinde ex praeposteris opinionibus praepostera rerum vocabula*]. Ce qui est élevé, on l'appelle humble, l'amer le doux, ce qui est précieux une chose vile, la vie devient la mort » (*ibid.*, p. 115).

29 « Un homme est qualifié de traître et d'ennemi de son prince quand il ne veut pas qu'il ait licence de se placer au-dessus des lois et d'agir contrairement à la justice, autrement dit quand il souhaite qu'il agisse véritablement en prince et qu'il veuille se tenir le plus loin possible du portrait du tyran, la plus hideuse de toutes les bêtes sauvages ? En revanche, tel qui se fait appeler conseiller, ami, favori du prince est en réalité un homme qui les corrompt par une mauvaise éducation, qui installe dans leur âme des opinions stupides, qui se joue d'eux à force d'adulation, qui les amène par leurs conseils pernicieux à se faire haïr du peuple, qui les engage dans des guerres et des troubles insensés » (*ibid.*).

30 Deux excellentes traductions de ce texte ont été publiées récemment : *La Formation du prince chrétien*, éd. et trad. Mario Turchetti, Paris, Classiques Garnier, 2015, et *L'Institution du Prince chrétien*, éd. et trad. Anne-Marie Greminger, Paris, Les Belles Lettres, 2016.

31 Le deuxième chapitre s'intitule en effet « De adulatione vitanda principi » (Érasme, *La Formation du prince chrétien*, trad. cit., p. 279-301).

32 C'est le cas notamment pour la première édition de *l'Institutio (Institutio principis christiani saluberris referta praeceptis, per Erasmum Roterodamum, cum aliis nonnullis eodem pertinentibus [Socrates ad Nicoclem regem de institutione principis. Panegyricus gratulatorius de foelici ex Hispania redivit, ad principem Philippum, Maximiliani filium, eodem authore. Libellus Plutarchi de discrimine adulatores et amici])*, Basilae, apud Joannem Frobenium, mense

explicitement le traité de Plutarque³³ et lui emprunte aussi de nombreux exemples. On y trouve, comme chez Montaigne par la suite, le mot de Carnéade à propos des chevaux³⁴. La lettre dédiée au prince Charles, petit-fils de Maximilien I^{er}, qui précède *La Formation*, articule aussi une réflexion sur la grandeur et les renversements paradoxaux entre hauteur et bassesse présents dans l'adage « Les Silènes d'Alcibiade ». Dans ces deux textes, Érasme utilise, par exemple, le mot d'Alexandre : « Si je n'étais pas Alexandre, je voudrais être Diogène³⁵ ». Alexandre se méprend sur la grandeur réelle, car il n'a pas compris que c'est avec l'esprit de Diogène qu'il aurait été vraiment grand. Or le début de la lettre dédicatoire commence précisément par indiquer ce qu'est la véritable grandeur. Elle procède aussi par une amplification par comparaison. La sagesse est grande, mais il y a plus grand que la sagesse. Érasme cite alors l'*Économique* de Xénophon qui affirme qu'il y a quelque chose de plus grand que l'homme, quelque chose qui est presque divin, à savoir de commander à des hommes libres et consentants (« *esse quiddam homine majus planeque divinum imperare liberis ac volentibus* »)³⁶. Dans l'estimation de la grandeur des hommes, ce texte de Xénophon semble lui aussi essentiel à Érasme puisqu'il le cite à deux reprises, non seulement dans sa lettre liminaire, mais encore dans son premier chapitre³⁷. Au sommet de l'échelle des hommes, Érasme, à la suite de Xénophon, installe donc celui qui sait commander sans asservir. Les pires ennemis de cette grandeur sont « l'ambition, la colère, la cupidité et la flatterie³⁸ ».

La Boétie

Le *Discours de la servitude volontaire* ne semble pas contenir de réminiscences précises du texte de Plutarque sur le flatteur. Cependant, à travers Érasme perdue cette grille de lecture politique où la flatterie est l'un des principaux rouages de la tyrannie, et où ambition et flatterie de la cour pervertissent la perception du bien et du mal. En effet, s'il ne se réfère pas explicitement à « Comment on pourra discerner le flatteur d'avec l'amy », La Boétie fut certainement un lecteur

Maio, 1516). Mario Turchetti propose une liste abrégée et simplifiée des éditions latines de l'*Institutio* (Érasme, *La Formation du prince chrétien*, trad. cit., p. 417-420).

33 *Ibid.*, p. 285.

34 *Ibid.*, p. 282.

35 *Ibid.*, p. 137. Dans *Les Adages*, Érasme fait le commentaire suivant à propos d'Alexandre : « s'il n'était pas Alexandre, il aurait souhaité être Diogène, alors qu'il pouvait souhaiter avoir l'esprit de Diogène, justement parce qu'il était Alexandre » (adage 2201, trad. cit., t. III, p. 107).

36 Érasme, *La Formation du prince chrétien*, trad. cit., p. 133.

37 En effet, Érasme répète la même idée dans son premier chapitre : « Xenophoni in oeconomico libello scribit divinum potius quam humanum imperare liberis ac volentibus » (*ibid.*, p. 238).

38 Ce sont les « pires conseillers » (« *pessimis consultoribus* ») (*ibid.*, p. 134-135).

extrêmement attentif de *La Formation du prince chrétien*³⁹. De ce point de vue, il n'est sans doute pas fortuit que La Boétie ait justement traduit en français, sous le titre « La menagerie », le texte qu'Érasme cite dans sa lettre liminaire adressée au prince Charles de Habsbourg. Comme pour Érasme, la fin du texte de Xénophon est extrêmement importante pour La Boétie. Voici la traduction qu'il en propose :

[...] je ne puis bonnement croire que ce bien si grand puisse entierement estre propre de l'homme, mais vrayment de Dieu, de commander aux personnes de telle sorte qu'il se cognoisse clairement que c'est de leur gré. C'est luy qui espargne ce bien et le reserve pour ceux qui ont vrayement voué et fait la profession d'une vie pure et chaste ; mais de regner sur les hommes malgré eux, cela donne il, à mon advis, à ceus qu'il estime dignes de vivre comme Tantale, lequel on dit estre là bas, en enfer, languissant à tout jamais, et mourant de peur de mourir deux fois⁴⁰.

118

La Boétie reprend ce texte à la fin du *Discours de la Servitude volontaire*, mais il efface la figure de l'homme parfait et presque divin qui commande des personnes consentantes pour ne garder que l'image de la damnation du tyran. La Boétie n'exalte pas la figure du bon chef présente dans le texte de Xénophon. En revanche, il montre bien que la grandeur du tyran n'en est pas une. Et, comme le recommande Érasme, il inverse la figure du silène et révèle un esclave derrière le favori et un tyran derrière celui qu'on nomme « Altesse ». Il exhorte ainsi les courtisans⁴¹ du tyran à se libérer de leur aveuglement :

Qu'ils se regardent eus mesmes et qu'ils se reconnoissent, et ils verront clairement que les villageois, les paisans, lesquels tant qu'ils peuvent ils foulent aus pieds et en font pis que de forsats ou esclaves – ils verront, dis-je, que ceus là ainsi mal menés, sont toutesfois au pris d'eus fortunés et aucunement libres. Le laboureur et l'artisan, pour tant qu'ils soient asservis, en sont quittes en faisant ce qu'on leur dit, mais le tiran voit les autres qui sont près de lui coquinans et mendians

39 Sur les liens entre ces deux textes, voir Blandine Perona, « “Voilà certes une parole vraiment appartenante à Caton” : liberté et sincérité dans le *Discours de la servitude volontaire* », *Cahiers La Boétie*, 5, « La parole de La Boétie : approches philosophiques, rhétoriques et littéraires », 2015, p. 57-61.

40 *La Ménagerie*, dans *Œuvres complètes d'Estienne de la Boétie*, éd. Louis Desgraves, Bordeaux, William Blake & Co, 1991, p. 218 (Le texte reproduit les *Œuvres complètes*, éd. Paul Bonnefon, Paris, J. Rouam et Cie, 1892, qui a donné une nouvelle édition des œuvres littéraires de La Boétie regroupées par Montaigne dans un petit volume paru à Paris, chez Federic Morel, en 1571).

41 La Boétie les désigne comme ceux qui « nacquetent le tiran » (*De la servitude volontaire ou Contr'un*, éd. Malcolm Smith, avec des notes additionnelles de Michel Magnien, Genève, Droz, 2001, p. 69). Comme le précise cette édition, « on appelait nacquet le garçon, qui au jeu de paume, servait les joueurs » (note 63, p. 69).

sa faveur : il ne faut pas seulement qu'ils fassent ce qu'il dit, mais qu'ils pensent ce qu'il veut et souvent pour lui satisfaire previennent encore ses pensées⁴².

Les paysans considérés comme des esclaves le sont moins que les favoris du tyran. La Boétie inverse le silène à l'extrême affirmant que le courtisan connaît la « plus misérable condition⁴³ ». La figure du silène inversé qu'est le courtisan laisse la place à celle du tyran. La Boétie, sur ce point, suit alors non seulement Érasme mais aussi le *Hieron* de Xenophon⁴⁴ que l'humaniste hollandais a traduit sous le titre *Hieron sive Tyrannus* en 1530. Dans ce texte, Hiéron montre à Simonide combien est misérable sa condition de tyran. Il se plaint en particulier d'être privé d'ami, idée que reprend La Boétie de façon lapidaire : « le tiran n'est jamais aimé ni n'aime⁴⁵ ».

LA CRITIQUE DE LA *SERVITUDE VOLONTAIRE* DANS « DE L'INCOMMODITÉ DE LA GRANDEUR »

Ainsi, lorsque Montaigne procède dans son chapitre « De l'incommodité de la grandeur » à une forme de remaniement de « Comment on pourra discerner le flatteur d'avec l'amy », sa réécriture témoigne en même temps de la richesse de la réception politique de ce traité et il prolonge les analyses d'Érasme et La Boétie, pour qui l'un des principaux ressorts de la tyrannie est la flatterie. Un article de Michel Magnien rappelle qu'il est difficile d'établir quoi que ce soit d'assuré et de définitif quant au rapport entre Érasme et Montaigne⁴⁶. En revanche, il va de soi que la lecture du *Discours de la servitude volontaire* par Montaigne ne fait pas de doute. C'est par conséquent au moins à travers sa lecture de La Boétie que l'auteur des *Essais* a pu redéployer les renversements paradoxaux que son ami avait trouvés chez Érasme et Xénophon. L'ingestion de cet héritage venu de La Boétie se fait d'ailleurs par étapes : en effet, le chapitre « De l'incommodité de la grandeur » ressaisit en quelques pages des idées que Montaigne avait exposées plus longuement dans le chapitre intitulé « De l'inégalité qui est entre nous »⁴⁷. De la même façon, ce chapitre du livre I part d'une réflexion sur la grandeur et s'attarde ensuite sur la figure du tyran. Celui-ci y est aussi désigné comme une

⁴² *Ibid.*, p. 69.

⁴³ *Ibid.*, p. 70.

⁴⁴ La Boétie mentionne explicitement cet ouvrage : « Xenophon, historien grave et du premier rang entre les Grecs, a fait un livre auquel il fait parler Simonide avec Hieron, tiran de Syracuse, des misères du tiran » (*ibid.*, p. 56).

⁴⁵ *Ibid.*, p. 73.

⁴⁶ Michel Magnien, « Montaigne et Érasme : bilan et perspectives », dans Paul J. Smith et Karl A. E. Enenkel (dir.), *Montaigne and the Low Countries*, Leiden, Boston, Brill, 2007, p. 17-45.

⁴⁷ Jean Balsamo le rappelle également : III, 7 se relit, affirme-t-il, comme « une réécriture de l'argument du chapitre I, 42 » (« "Il est séditieux en son cœur" (III, 10) », art. cit., p. 21).

victime de la flatterie, privée d'amitié. L'intertexte majeur n'est pas le traité de Plutarque, mais le *Hieron*. Montaigne reprend le mouvement de ce texte de Xénophon qui ne cesse de révéler que les différents plaisirs qu'on prête au tyran, et qu'on lui envie, n'en sont pas. Ainsi, la satiété tue la volupté, les honneurs et les compliments réservés au tyran sont factices, et surtout celui-ci est seul. Montaigne écrit en effet : « sur tout Hieron faict cas dequoy il se voit privé de toute amitié et société mutuelle, en laquelle consiste le plus parfait et doux fruit de la vie humaine⁴⁸ ». Suit alors une représentation de la cour où les courtisans apparaissent comme des esclaves et où la servitude isole le tyran au milieu du mensonge des flatteurs. Montaigne fait ainsi dire au tyran : « Leur liberté estant bridée de toutes pars par la grande puissance que j'ay sur eux, je ne voy rien autour de moy, que couvert et masqué⁴⁹ ». La leçon du chapitre « De l'inégalité qui est entre nous » est assez convenue. Montaigne, tout en montrant les méfaits qu'entraînent les illusions de la grandeur invite à une sagesse d'inspiration épicurienne qui permet de borner ses désirs. Il convoque par exemple, à la fin de son chapitre, une figure qu'on trouve aussi chez Guevara⁵⁰, celle de l'empereur Dioclétien qui préfère cultiver son jardin que reprendre en main les affaires des Romains.

« De l'incommodité de la grandeur » reprend les mêmes lieux communs que « De l'inégalité qui est entre nous », mais leur donne un aspect plus subversif, tout en étant moins assertif. Ce petit chapitre sur la grandeur commence comme un jeu : « puisque nous ne la pouvons aveindre, vengeons nous à en mesdire⁵¹ ». Il s'annonce comme un texte de mauvaise foi qui, par envie, se laisse aller à dire du mal de la grandeur et des grands. Cette allure de *declamatio*⁵² n'est pas sans rappeler ce que Montaigne écrit à propos de la Boétie et de son *Discours de la servitude volontaire* : « je ne fay nul doubte qu'il ne creust ce qu'il escrivoit, car il estoit assez conscientieux pour ne mentir pas mesmes en se jouant⁵³ ». Montaigne semble « se jouer », mais la fin brutale du chapitre avertit aussi que l'enjeu est sérieux. La réécriture du texte de Plutarque sur le flatteur, ainsi que cela été montré précédemment, devient l'occasion d'une condamnation

48 *Les Essais*, I, 42, éd. cit., p. 266.

49 *Ibid.*

50 Guevara évoque deux fois la figure de Dioclétien refusant de revenir au pouvoir : une première fois rapidement dans le premier chapitre (*Du mespris de la court [...]*, éd. cit., p. 37-38) ; une seconde fois, plus longuement (p. 105-106). En conclusion de l'anecdote qu'il développe dans le chapitre XVII, Guevara conclut en opposant la figure du laboureur et celle du prince : « Notez de combien est plus heureux ung laboureur, qu'ung Prince, par cest Imperial exemple » (p. 106).

51 *Les Essais*, III, 7, éd. cit., p. 916.

52 Bruno Méniel a aussi été sensible à cette dimension. Il voit dans ce chapitre, « un éloge paradoxal : celui d'un Montaigne "médiocre" » (« Les chapitres centraux des trois livres des *Essais* [I, 29, II, 17, III, 7] », dans Philippe Desan [dir.], *Les Chapitres oubliés des « Essais » de Montaigne*, op. cit., p. 90).

53 *Essais*, I, 28, éd. cit., p. 194.

véhémente de la flatterie courtisane qui pervertit les valeurs de la société et transforme le roi en tyran. Celui-ci apparaît bien à la lumière de Xénophon et La Boétie comme une figure contre-nature, écartée de la « société et [de] la compagnie⁵⁴ ». Le texte ne se contente pas alors de plaindre ironiquement le tyran solitaire, il ne s'arrête pas non plus aux portraits des courtisans flatteurs en esclaves. À la toute fin du chapitre, Montaigne présente deux nouvelles figures de courtisans : il y a d'une part ceux qui ne s'abaissent pas à la flatterie, mais qui font le choix du silence, s'ils viennent à être confrontés à la volonté de l'empereur. Ainsi, dans un débat, sur l'interprétation d'un mot, Favorinus abandonne la victoire à l'Empereur Hadrien et Asinius Pollion ne répond pas aux vers qu'Auguste écrit contre lui⁵⁵. L'autre figure qui s'oppose plus encore à celle du courtisan flatteur est celle de ceux qui ne se sont pas tus : c'est le cas de Platon et du poète Philoxène. Sans autre commentaire, pour terminer son chapitre, Montaigne rappelle que le premier est exilé et que l'autre est vendu comme esclave par Denys de Syracuse. Platon et Philoxène ne sont pas même coupables de médisance. Mais leur véritable grandeur a ramené Denys à sa médiocrité. La grandeur parle d'elle-même, dément la flatterie et par là même s'oppose à la philautie du tyran que les courtisans serviles s'efforcent d'entretenir. Platon et Philoxène sont donc des figures de résistance passive. Ils ont seulement voulu ne pas se taire. Autrement dit, ils ont suivi, avant l'heure, la leçon de La Boétie, et leur sort pourrait alors apparaître comme une remise en cause du texte de La Boétie qui affirme : « Soiés resolués de ne servir plus, et vous voila libres⁵⁶ ! ». La fin du chapitre dit aussi, dans une certaine mesure, le contraire. Philoxène ne s'est pas soumis et il est vendu comme esclave.

Dans la typologie des hommes de la cour qu'offre le chapitre « De l'incommodité de la grandeur », il y a donc le flatteur servile, il y a également le courtisan qui se tait pour ne pas heurter la philautie du tyran, mais qui n'en pense pas moins et enfin, celui qui, sans la chercher, n'évite pas la confrontation. Où se situe Montaigne ? Il dit au début du chapitre préférer une vie obscure à une destinée glorieuse. Il semble donc exprimer dans une certaine mesure le choix de rester en marge de la cour, de se taire et de n'en penser pas moins. Et pourtant, on perçoit une évolution sensible dans sa réflexion sur la grandeur et la flatterie

54 *Ibid.*, III, 7, p. 919.

55 Pour Jean Lafond, Montaigne suit le modèle de Favorinus et de Pollion : « si les reparties de Favorinus et de Pollion sont données en style direct, c'est que Montaigne y souscrit totalement. Celle de Pollion prend le tour, si fréquent dans les *Essais*, de la paronomase : "Et moy, dict Pollio, je me tais ; ce n'est sagesse d'*escrire* à l'envy de celui qui peut *proscrire*" » (« "De l'incommodité de la grandeur" ombilic du livre III », art. cit., p. 68). Le chapitre III, 7 a en effet quelque chose du mot d'esprit. Mais Montaigne lui donne une certaine force en choisissant de le publier et en faisant résonner le *Discours de la servitude volontaire*. Montaigne ne se tait pas autant qu'il veut bien le dire.

56 *De la servitude volontaire*, éd. cit., p. 40.

entre le chapitre « De l'inégalité qui est entre nous » et « De l'incommodité de la grandeur ». Dans l'un, il exalte la figure de retrait qu'est Dioclétien, dans l'autre, il termine son chapitre sur des figures de résistance à la flatterie et en cela, remet au centre de sa réflexion le *Discours de la servitude volontaire* qu'il avait renoncé à placer au cœur du livre I, précisément parce qu'il en mesurait la portée politique nouvelle du fait de sa relecture protestante et monarchomaque⁵⁷. La véhémence de sa critique des mécanismes d'asservissement qui se mettent en place lorsqu'un seul homme est à la tête d'un royaume, entouré de courtisans, se fait donc sensiblement plus forte à partir de l'édition de 1588, que lorsqu'il publie les *Essais* pour la première fois. Pour celui qui sait le voir, Montaigne remet au centre du livre III le texte de son ami, tout en montrant aussi les limites. Finalement, la lecture politique du texte de Plutarque dont héritent les *Essais* donne bien de la force au cri de l'oison que prétend être Montaigne au début du chapitre⁵⁸.

122

Cette lecture du chapitre « De l'incommodité de la grandeur » confirme et précise donc la place fondamentale du traité de Plutarque dans l'inspiration anti-aulique. La critique de la pernicieuse flatterie du courtisan se déploie de la simple satire à l'interrogation quant à la légitimité du système monarchique. La réception de ce texte d'Érasme à Montaigne montre aussi comment la portée du traité sur le flatteur s'amplifie au contact d'autres sources antiques. Ainsi, La Boétie, à la suite d'Érasme, enrichit l'interrogation sur les conséquences politiques de la flagornerie érigée en système à la lumière du *Hiéron* et de l'*Économique* de Xénophon. Montaigne joue facétieusement des deux usages

57 Sur la *Servitude volontaire* sous Henri III, on peut lire l'introduction de Malcolm Smith et les notes additionnelles de Michel Magnien : *ibid.*, p. 25-29 et 96-97. Comme le précise Michel Magnien, le texte de la *Servitude volontaire* « a vite été perçu et utilisé comme aliment pour la pensée des monarchomaques » (p. 97). Les deux premières impressions du *Discours de la Servitude volontaire* paraissent presque au même moment : une version intégrale gauchie en quelques endroits dans les *Memoires de l'estat de France, sous Charles neufiesme* (s.l.s.n., 1577) et une édition séparée parue « sous un titre des plus explicites » : *Vive description de la Tyrannie et des Tyrans, avec les moyens de se garantir de leur joug* (Reims, Jean Mouchar, 1577) (p. 96). En 1574, *Le Reveille-Matin des Francois* contient deux passages remaniés et tronqués du discours. Sur la diffusion manuscrite puis imprimée de ce texte, voir aussi la récente bibliographie de Michel Magnien : « Estienne de la Boétie : le *Discours de la servitude volontaire*, Bibliographie pour l'agrégation de Lettres 2015 », *Seizième siècle*, 11, 2015, p. 349-350.

58 La réception politique du texte de Plutarque, en éclairant le chapitre III, 7, permet ainsi de conforter la lecture qu'en propose Richard Scholar, pour qui le chapitre III, 7, est un « moindre être, comique par certains côtés et facile à oublier parmi des voisins autrement impressionnants, mais qui n'en cacarde pas moins un avertissement, pour qui sait l'entendre, contre le danger mortel que le pouvoir des grands représente pour la liberté de tous » (« L'«Oyson» du III^e livre : «De l'incommodité de la grandeur» », art. cit., p. 238). Elle va aussi dans le sens des analyses de Jean Balsamo, qui voit, dans le discours politique des *Essais*, « une orientation ou une sensibilité monarchomaque » (« Il est séditieux en son cœur » (III, 10) », art. cit., p. 19).

du texte de Plutarque. Il s'amuse avec la tradition satirique de la condamnation morale de la philautie, puisque dans un premier temps il condamne moins la philautie au nom de la morale qu'au nom du plaisir. La chute de son chapitre montre aussi que, tout en se jouant, il reprend avec gravité la lecture politique du traité notamment à la lumière du *Discours de la servitude volontaire*. Ainsi, si dans l'édition de 1580, le chapitre « De l'inégalité qui est entre nous » est une invitation à se retirer, à jouir de la médiocrité, à partir de 1588, Montaigne donne un écho et une actualité nouvelles aux *topoi* anti-auliques : il fait entendre le texte de La Boétie en dénonçant la servitude volontaire des courtisans. Montaigne n'est bien entendu pas sans connaître l'interprétation monarchomaque qui en a été faite dans les années 1574-1577, puisque c'est la raison pour laquelle il dit renoncer à le publier. Dans son édition de 1588, Montaigne réactive donc des arguments de La Boétie qui ont en outre été récupérés par les protestants dans les années 1570. Il illustre en cela parfaitement les analyses de Nicolas Le Roux qui rappelle que les « critiques adressées à l'entourage royal redoublent d'intensité à partir du milieu des années 1580 » et qu'elles « utilisent des arguments employés dans les premières années du règne de Henri III contre la première génération des mignons »⁵⁹.

59 Nicolas Le Roux, *La Faveur du roi*, op. cit., p. 621.

INDEX NOMINUM

- A** _____
- Alaigre (Allègre), Antoine 56, 95, 109, 141, 145, 147, 236, 266.
- Alamanni, Luigi 22, 157, 160, 281.
- Álamos de Barrientos, Baltasar 253-255, 260-261.
- Albert II de Brandebourg, archevêque-électeur de Mayence 8, 67, 72, 75, 78-81.
- Álcala, Jerónimo de 223, 229.
- Alcázar, Baltasar del 198.
- Alciat (Alciato), Andrea 99, 252.
- Aldana, Francisco de 288-289.
- Alexandre le Grand 10, 112, 114, 117.
- Alphonse I^{er}, duc d'Este 154.
- Alphonse X, roi de Castille et de León, Empereur germanique 218, 252.
- Amyot, Jacques 94, 99, 107, 111.
- Aneau, Barthélemy 37-38.
- Angier, Paul 89.
- Anne Boleyn, reine d'Angleterre 144.
- Anne d'Autriche, reine de France 91.
- Anne de Bretagne, reine de France 87.
- Anne de France, *dite* la dame de Beaujeu 88.
- Arce de Otálora, Juan de 192-193, 197.
- Aretino, Pietro, *dit* l'Arétin 52, 155-157
- Argensola, Bartolomé Leonardo de 203-216, 283, 290-291, 295, 298-299, 305-306.
- Ariosto, Alessandro 281.
- Ariosto, Lodovico, *dit* l'Arioste 20-22, 24, 26, 153-157, 163-164, 171, 177, 281-284, 288, 290, 297.
- Asinius Pollion 121.
- Assy, François d' 142.
- Aubigné, Agrippa d' 9-13, 20, 26, 28-29, 91.
- Auguste, Empereur romain 19, 121.
- B** _____
- Bagno, Ludovico da 163.
- Baïf, Jean-Antoine de 40-41.
- Bentivoglio, Ercole 281.
- Benucci, Alessandra 153.
- Béroalde de Verville, François 96-97, 129.
- Berthault de Grise, René 141.
- Berthelet, Thomas 140.
- Bellay, Joachim du 10, 22-27, 35-39, 42-49, 56, 100, 161-163, 167-170, 312.
- Boaistuau, Pierre 171.
- Boccaccio, Giovanni, *dit* Boccace 70, 281.
- Bodin, Jean 92.
- Boileau, Nicolas 19-20, 27.
- Borja, Fernando de 212.
- Boscán, Juan 212, 236, 256, 282-283, 285-286.
- Bouchet, Jean 34-35, 91.
- Bourchier, John, Lord Berners ou Barners 141-142.
- Brant, Sebastian 35, 70, 79.
- Brantôme, Pierre de 93-104.

- Brucioli, Antonio 160.
 Bryan, Francis 142-151.
 Bryan, Margaret 143.
 Buendía, Ignacio de 192.
- C** _____
 Cabrera de Córdoba, Luis 269-273.
 Cabrera, Alonso de 276-278.
 Calvin, Jean 148, 163.
 Carew, Elizabeth 142.
 Carnéade 112, 117.
 Castiglione, Baldassare 7, 19, 51-52, 55-58, 62, 69, 87, 90, 125, 128, 147, 155, 157, 161, 176-187, 236, 256, 294, 308.
 Castillejo, Cristóbal de 192-201, 251.
 Castillo Solórzano, Alonso de 220.
 Catherine d'Aragon, reine d'Angleterre 141, 143.
 Catherine de Médicis, reine de France 87, 102, 161.
 Catherine Howard, reine d'Angleterre 144.
 Catherine Parr, reine d'Angleterre 144.
 Caussin, Nicolas 125, 134-137, 316.
 Cellini, Benvenuto 90-91.
 Cetina, Gutierre de 192, 195, 197-199.
 Chappuys, Claude 51-65, 93, 294, 303.
 Charles IX, roi de France 103.
 Charles Quint, Empereur germanique 8, 63-64, 68, 116, 118, 125-126, 144, 219, 228, 236, 240, 268, 273.
 Charles VII, roi de France 88, 98.
 Chartier, Alain 52-56, 303.
 Chaucer, Geoffrey 147.
 Christine de Pizan 84, 87-88, 91.
 Cicéron 55, 58, 191.
 Cisneros, Alonso de 248.
 Clément VII, pape 144.
- Cobos y Molina, Francisco de los 126-127, 130, 236, 304.
 Colonna, Vittoria 155, 157.
 Commynes, Philippe de 98.
 Concini, Concino 129, 132.
 Contarini, Simón 270-272
 Cotgrave, Randle 146.
- D** _____
 Dante, Durante Alighieri, *dit* 65, 70, 159, 180, 187-189, 281.
 Del Río, Baltasar 192, 194-195, 197.
 Denys de Syracuse 114, 121.
 Des Périers, Bonaventure 97.
 Des Roches, Catherine et Madeleine 86.
 Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois 87, 91.
 Dioclétien 120, 122.
 Diogène 117, 289.
 Dolet, Étienne 145-146.
 Du Fail, Noël 34, 170.
 Du Four, Jean-Baptiste 87.
 Du Lorens, Jacques 136.
 Du Pré, Galliot 89, 143.
 Dunbar, William 147.
- E** _____
 Édouard VI, roi d'Angleterre 139, 144.
 Eich, Johann von 70.
 Élisabeth I^{re}, reine d'Angleterre 11, 139-140, 143, 149.
 Érasme, Didier 70-72, 84, 107-109, 111, 115-119, 122, 159, 191.
 Eraso, Francisco de 203, 210.
 Este, Hippolyte, cardinal d' 21, 159, 163, 282.
 Estienne, Charles 170.
 Estienne, Henri 167.
 Estrées, Gabrielle d' 91.

Étampes, Anne de Pisseleu, duchesse d' 87, 90.

F

Favorinus 121.

Fenton, Geoffrey 150.

Ferdinand d'Autriche, *dit* le Cardinal-Infant 233.

Fernández de Andrada, Andrés 292-293, 295, 298-299.

Fernández de Navarrete, Pedro 261-263.

Fernández de Ribera, Rodrigo 200.

Ferrare, Hercule II d'Este, duc de 153.

Flexelles, Jean de 129.

Florio, John 150.

Fontaine, Charles 89.

Fouquet, Jean 88.

François I^{er}, roi de France 8, 27, 42, 49, 51-53, 57-64, 69, 87, 128, 144, 155, 167, 294.

François II, roi de France 42.

Frédéric II, Empereur germanique 188.

Frédéric III, Empereur germanique 69.

G

Garcilaso de la Vega 282-286.

Germanicus 10.

Gómez de Sandoval y Rojas, Francisco 257, 269.

Góngora, Luis de 295-298.

González de Cellorigo, Martín 261-263.

Gournay, Marie de 84, 86.

Grafton, Richard 145.

Grévin, Jacques 163, 165-167.

Guadagni, Tommasino 160.

Guazzo, Stéphane 93, 315.

Guevara, Antonio de 8, 52, 56, 89, 94-102, 107-115, 120, 125-131, 134-136, 139-151, 171, 191-192, 194, 196,

198, 203-204, 211, 235-236, 240-243, 246, 253, 256, 261, 265-266, 268-269, 273, 275-279, 304-305, 312, 315.

Guillet, Pernelle du 87.

Guise, Henri I^{er} de Lorraine, duc de 102-103.

Guzmán, Alonso Tello de 292.

Guzmán, Gaspar de, comte d'Olivares 258, 263-264.

H

Hadrien, Empereur romain 121.

Hardy, Sébastien 95-96, 125-126, 128-135, 306.

Hellowes, Edward 148.

Henri II, roi de France 87.

Henri III, roi de France 28, 87, 96, 98-99, 108, 123, 168.

Henri IV, roi de France 91, 102.

Henri VIII, roi d'Angleterre 143-144.

Henri de Navarre *Voir* Henri IV.

Herberay Des Essarts, Nicolas 141, 305.

Heredia, Juan de 200.

Héroët, Antoine 89.

Hiéron 119-120.

Hoby, Thomas 147.

Holbach, Paul Henri Thiry d' 32.

Homère 109, 147.

Horace 19-20, 27, 33, 36, 38, 41, 70, 153, 169, 191, 209-210, 214-216, 281, 291, 297, 299.

Hurtado de Mendoza, Diego 192, 198-199, 283.

Hutten, Ulrich von 67-82, 193, 303.

I

Ibáñez de Santa Cruz, Íñigo 271-274, 298.

Isabelle de Portugal, impératrice 240.

J _____
 Jacques I^{er}, roi d'Angleterre et d'Écosse 139.
 Jean II, roi de Castille et de León 130, 257.
 Joseph 135-136.
 Jules César 15, 110, 299.
 Juvénal 19-21, 33, 70, 204, 211, 216, 287, 290, 297-298.

L _____
 L'Estoile, Pierre de 93, 100, 102-104.
 La Boétie, Étienne de 107-108, 117-123.
 La Borderie, Bertrand de 35, 83, 89-90.
 La Bruyère, Jean de 32.
 La Fontaine, Jean de 32.
 La Place, Pierre de 148.
 La Taille, Jean de 20, 22, 24, 26-27, 170.
 Labé, Louise 87.
 La Fayette, Marie-Madelaine Pioche de La Vergne, comtesse de 51.
 Lannel, Jean de 130.
 Le Franc, Martin 83.
 Le Gendre, Marie 86.
 Lemaire de Belges, Jean 9.
 Léon X, pape 153.
 Lerma, Francisco Gómez Sandoval y Rojas, duc de 205, 257-258, 266-273, 276, 291, 295, 298.
 Lipse, Juste 216, 256-257.
 Lope de Vega, Félix de 232, 240-249, 282-287.
 López de Montoya, Pedro 251.
 López de Villalobos, Francisco 192, 194, 196-197.
 Los Cobos, Francisco de 126-127, 130, 236, 304.
 Louis XI, roi de France 96-98.
 Louis XII, roi de France 142.

Louis XIII, roi de France 125, 129, 131, 133, 137.
 Louis XIV, roi de France 27, 88, 255, 316.
 Lucien de Samosate 33, 67, 70, 79, 82.
 Lucilius 21, 33.
 Luján, Mateo 218-219.
 Luna, Alvaro de 130, 257.
 Luna, Juan de 221, 227.
 Luynes, Charles d'Albert, duc de 129-130.

M _____
 Magny, Olivier de 35, 42, 164-169.
 Malaguzzi, Sigismondo 153-154.
 Marguerite d'Autriche, reine d'Espagne 266.
 Marguerite de France, duchesse de Savoie 163.
 Marguerite de Navarre 9, 62, 86-87, 90, 157.
 Marie d'Angleterre, reine de France 142.
 Marie d'Autriche, impératrice 204, 216.
 Marie de Médicis, reine de France 125, 131-132, 134.
 Marie I^{re} Tudor, reine d'Angleterre 139-141.
 Marlorat, Augustin 148.
 Marot, Clément 9, 36, 167.
 Martí, Juan 219.
 Martin de Braga (saint) 109.
 Maximilien I^{er}, Empereur germanique 75, 117.
 Mazarin, Jules (cardinal) 132.
 Mécène 19.
 Mendoza, Bernardino de 256-257.
 Mendoza, Nuño de 204-205, 208-211, 215, 299.
 Meneses, Jorge de 199-200.
 Mithridate 114.

Molière, Jean-Baptiste Poquelin, *dit* 31-32.

Molina, Tirso de 248-249.

Monluc, Blaise de 83, 91.

Montaigne, Michel de 48, 54, 84-86, 91, 93, 99, 104, 107-123, 163, 311-312, 315.

Montano, Benito Arias 288.

Montemayor, Jorge de 192, 197, 199-200, 287-288.

Montmorency, Anne de 90, 128.

Morales, Alonso de 243.

More, Thomas 70, 72.

Moura, Cristóbal de 270.

Musset, Alfred de 12.

N

Narbona, Eugenio de 255, 258.

Naudé, Gabriel 98.

Navarrete, Bernardino 272-275.

Newberry, Ralph 148.

Nietzsche, Friedrich 27.

Norton, William 148.

Nuñez, Nicolas 142.

P

Parr, William 144-145

Peletier du Mans, Jacques 38, 40, 169.

Perse 33, 204, 216.

Pétrarque, Francesco di ser Petracco, *dit* 14, 48, 70, 97, 109, 160, 166-167, 171, 181-182, 184, 281, 303.

Phalaris 113

Philippe II, roi d'Espagne 8, 141, 205, 219, 240, 249, 252-254, 257, 266-268, 269, 272-283, 291, 298, 306.

Philippe III, roi d'Espagne 8, 203, 205, 207, 212, 216, 240, 252, 258, 261-262, 266, 268-276, 283, 295, 298, 306.

Philippe IV, roi d'Espagne 229, 233, 240, 257, 262-263.

Philippe II, roi de Macédoine 108.

Philoxène 121.

Pibrac, Guy du Faur de 11, 170.

Piccolomini, Aeneas Silvius (futur Pie II, pape) 52, 54, 67, 69-70.

Piccolomini, Alessandro 162, 165-166, 169.

Pierre Lombard 60.

Pirckheimer, Willibald 67, 72-73, 75-78.

Platon 85, 111, 121, 176, 186.

Plutarque 94, 99, 100, 102, 107-123, 256, 258.

Politien, Ange 115.

Poulain de la Barre, François 84.

Puget, Étienne de, sieur de Pommeuse 130.

Puttenham, George 94-95.

Q

Quevedo, Francisco de 221-222, 227, 230, 258, 289, 295.

Quintilien 35-36, 62-63, 113.

R

Rabelais, François 33, 46, 84.

Ramírez Pagán, Diego 199, 200.

Ramplón, Alonso 222.

Refuge, Eustache de 94, 96, 98, 125, 131-136, 315-316.

Régnier, Mathurin 20, 22-31, 312-313.

Renée de France, duchesse de Ferrare 154-155, 163.

Retz, Albert de Gondi, comte de 11.

Retz, Claude-Catherine de Clermont, duchesse de, *dite* la maréchale de Retz 86-87.

Ribadeneira, Pedro de 256.

- Richelieu, Armand Jean du Plessis, cardinal de 132, 137.
- Rochemore, Jacques de 125-131, 305.
- Romieu, Marie de 86.
- Ronsard, Pierre de 10, 20, 22, 24, 26-29, 40, 42, 46, 56, 169.
- Russell, John 149.
- S** _____
- Saavedra Fajardo, Diego 263-264.
- Saint-Simon, Louis de Rouvroy, duc de 32.
- Salazar, Eugenio de 192, 197-198, 200-201.
- Salazar, Ambrosio de 315.
- Salinas, Martín de 195, 198.
- San Pedro, Diego de 141-142.
- Sánchez, Miguel 242.
- Sannazaro, Jacopo 9, 168-169.
- Sansovino, Francesco 157, 160, 281.
- Santa María, fray Juan de 258-259, 262.
- Sardanapale 11.
- Sauve, Charlotte de Beaune, baronne de, marquise de Normoutier 102-103.
- Scève, Maurice 9-10.
- Schiller, Friedrich 42.
- Sejanus 132.
- Sénèque 70, 109, 131, 191, 259.
- Serafino dell'Aquila, Serafino Ciminelli, *dit* 157-161.
- Serres, Jean de 148.
- Serres, Olivier de 14.
- Seymour, Edward 144.
- Seymour, Jane 144.
- Seymour, Thomas 144.
- Sickingen, Franz von 81.
- Simonide 119.
- Sirmond, Jacques 137.
- Skelton, John 147.
- Smith, Thomas 146.
- Soranzo, Francesco 269.
- Sorel, Agnès 88.
- Sorel, Charles 131.
- Stein, Eitelwolf vom 75, 77.
- Stromer, Heinrich 68-73.
- T** _____
- Tahureau, Jacques 167.
- Tasso, Bernardo 155.
- Tasso, Torquato, *dit* le Tasse 175-189, 309, 311.
- Thucydide 113
- Tibère, Empereur romain 132, 206
- Torquemada, Antonio de 192, 241, 243, 248.
- Torres Naharro, Bartolomé de 192, 194.
- Trellon, Claude de 30.
- Tymme, Thomas 148-151.
- U** _____
- Ulysse 41, 70, 79-80.
- V** _____
- Vauquelin de La Fresnaye, Jean 20, 22, 26.
- Veale, Abraham 150.
- Velleius Paterculus 132.
- Vic, Méry de 129.
- Villalón, Cristóbal de 192-193, 197, 234.
- Virgile 40-41, 153, 168, 191, 291.
- Vivès, Juan Luis 72, 84, 179.
- W** _____
- Wyatt, Thomas 147.
- X** _____
- Xénophon 117-122, 178, 291.
- Z** _____
- Zúñiga, Francesillo de 192, 195.

TABLE DES MATIÈRES

Préface, par Nathalie Peyrebonne, Alexandre Tarrête et Marie-Claire Thomine.....	7
Le mépris de cour : Scève, d'Aubigné.....	9
Frank Lestringant	

PREMIÈRE PARTIE FRANCE ET ALLEMAGNE

Satire anti-curiale et émergence du sujet par la négative.....	19
Pascal Debailly	
Des <i>Regrets</i> aux <i>Divers jeux rustiques</i> : un tournant de la satire renaissante ? L'exemple du mépris de la cour.....	33
Bernd Renner	
Comment défendre la cour ? Le <i>Discours de la Court</i> (1543) de Claude Chappuys.....	51
Ulrich Langer	
La critique de la cour dans le <i>Misaulus sive Aula</i> d'Ulrich von Hutten : un exercice de style?.....	67
Brigitte Gauvin	
« Par mal'heur, les dames peuvent tout ». La première vague d'antiféminisme en France au XVI ^e siècle.....	83
Maurice Daumas	
Histoires secrètes des courtisans : Pierre de Brantôme et la cour méprisée.....	93
Emily Butterworth	

DEUXIÈME PARTIE ÉCHANGES EUROPÉENS

« L'incommodité de la grandeur ». Lectures de Plutarque d'Érasme à Montaigne.....	107
Blandine Perona	
L'éloge paradoxal du favori de cour. La réception de l' <i>Aviso de privado</i> d'Antonio de Guevara en France dans la première moitié du XVII ^e siècle.....	125
Delphine Amstutz	

Les éditions anglaises du <i>Mépris de la cour</i> de Guevara : usages d'une traduction.....	139
Susan Baddeley	
« [...] <i>qui perduto ho il canto, il gioco, il riso</i> » : La satire de la cour entre Italie et France (1540-1580).....	153
Concetta Cavallini	

TROISIÈME PARTIE
ITALIE ET ESPAGNE

330

« <i>Fuggo sdegno di principe</i> » : Le renversement du discours courtois dans trois dialogues de Torquato Tasso	175
Silvia d'Amico	
Misères de la cour dans la littérature espagnole de la Renaissance	191
María del Rosario Martínez Navarro	
La critique de la cour d'Espagne par Bartolomé Leonardo de Argensola au tournant du XVI ^e siècle.....	203
Hélène Tropé	
Vil(le) anomie de picaros et évolution de la conception du service dans les Cours ...	217
Cécile Bertin-Élisabeth	
Cour et campagne dans quelques pièces espagnoles de la fin du XVI ^e siècle et du début du XVII ^e siècle.....	239
Juan Carlos Garrot Zambrana	
Mépris de la cour et art de gouverner dans la littérature politique (Espagne, fin XVI ^e -début XVII ^e siècle).....	251
Alexandra Merle	
De la chronique au sermon : Moraliser la cour au début du règne de Philippe III....	265
Sarah Voinier	
<i>Lejos de la curiosa pesadumbre</i> . Un lieu retranché de la cour : l'épître en vers espagnole du XVII ^e siècle	281
Mercedes Blanco	
Catalogue des ouvrages exposés à la Bibliothèque de la Sorbonne	303
Jacqueline Artier et Isabelle Diry	
Index nominum.....	317
Association V.L. Saulnier	323
Activités du centre V. L. Saulnier	327
Table des matières	329

